

**Georges
Guette**

**UN GAULOIS
CHEZ
LES HINDOUS**



Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays, y compris la Russie.

© 1956 by *Librairie Gallimard.*

AVANT-PROPOS

De l'aveu commun, l'Inde est, de tous les pays du monde, celui qui fascine le plus l'Occidental. Hélas ! cette fascination fut et demeure si bien exploitée qu'elle a ouvert la voie à toutes sortes de clichés, dont le plus notoire et le dernier en date est celui de la non-violence.

Quant à cette doctrine... qui vivra verra ! On vous dit : « La non-violence exige une préparation; c'est une ascèse. » C'est alors que l'on vous vend diverses marchandises, depuis la spiritualité — vivante, s'entend — jusqu'au spiritisme, en passant, bien entendu, par le spiritualisme. Bref, vous n'avez que l'embarras du choix.

Mais, par bonheur, l'Inde c'est autre chose. Il n'est pas besoin, pour justifier l'attrance que nous éprouvons pour ce pays, de faire de la philosophie à bon marché, ni de bêler devant une non-violence qui ne doit sa fortune qu'à notre naïveté.

L'Hindou méditant au bord du Gange, cela se voit, certes; mais il serait vain de tenter de l'y suivre. Cependant, l'Hindou n'ignore pas qu'il faut d'abord vivre pour s'offrir le luxe de méditer. Aussi, lorsqu'il a dûment fait ses ablutions ou qu'il a médité tout son saoul, l'Hindou retrouve-t-il l'Indien; et cela ne va pas sans poser quelques problèmes urgents. Dès lors, c'est un homme qui doit faire face à toutes les exigences de la vie extérieure. C'est un Indien qui mange, qui boit, qui dort — beaucoup —, qui travaille — quelquefois —, qui aime, qui vole, qui rit ou qui pleure. C'est un mari, un père de famille. Bref, c'est un Indien qui, pour subsister, affronte non seulement les mêmes difficultés que nous, mais encore le soleil et la mousson. C'est un être avec ses bons côtés et ses travers.

Si l'on veut à toute force voir l'Hindou plutôt que l'Indien, il faut aussi regarder les éléphants, les taureaux, les vaches, les singes ou les serpents. Il faut observer le comportement de ces animaux et celui des Hindous à leur égard. Dès lors, rien n'est plus amusant. Et pourquoi, diable, ne s'amuserait-on pas dans l'Inde? Ce ne sont pas les raisons qui manquent.

Je vais donc m'efforcer, au cours des lignes qui vont suivre, d'échapper à cette Inde « image d'Épinal », pour la présenter telle qu'elle est dans l'intimité. Je vais essayer de ne pas sacrifier l'Indien à l'Hindou, ni celui-ci à l'Indien, dussé-je pour cela ne pas passer sous silence certains détails crus et me moquer parfois ouvertement. Mais la moquerie n'exclut pas une profonde sympathie, et cela les Indiens ne l'ignorent pas, car, s'ils ne sont pas avares d'affection, ils n'ont pas leurs pareils pour la gaieté et la moquerie.

Première Partie

BÉNARÈS

Naturellement, vous savez tout de l'Inde : les vaches sont sacrées, les femmes revêtues de saris, les hommes coiffés de turbans et affligés de barbes noires (que les élégants relèvent coquettement avec un filet) ; on monte des éléphants caparaçonnés d'or ; on adore Bouddha, qui est peut-être un dieu mais certainement obèse, etc. Et l'énumération des clichés s'achève par le souvenir des mélodies de *Lakmé*. Sans compter ce fameux cobra, dont la morsure tue en une heure, et dont l'ombre se profile sur les temples, le Gange, l'exotisme et le merveilleux.

C'est un scénario pittoresque, et qui fera une toile de fond plaisante pour encore mille films. Le malheur reste qu'il est fort incomplet, car l'imagination de l'Occidental ne peut concevoir la réalité de l'Inde. Tout ce que l'on peut rêver d'incroyable et de merveilleux, tout ce que l'on peut inventer ou supposer d'étrange se trouve, et depuis mille et mille ans, dans cette immense presque-île triangulaire.

Dans ce pays, la tradition règne ; les changements sont imperceptibles et les innovations, fussent-elles de

l'âge et de l'importance atomiques, sont aussitôt absorbées par le gouffre coloré de l'autrefois. Le seul changement notoire survint lors du siècle dernier. Jusqu'à l'arrivée des Anglais, les maharajahs avaient des orchestres composés de femmes; mais la pudeur britannique se sentit menacée et le résident exigea l'institution d'orchestres masculins. L'histoire rapporte que l'art n'y perdit rien, mais que la variété des mœurs y gagna quelques raffinements.

Une description lente et mesurée de Bénarès, la ville sainte, risque de lasser; d'autre part, un rapide cliché ne saurait rendre l'extraordinaire confusion qui étourdit le visiteur attentif. Pour les Hindous, Bénarès c'est la sainte Kashi. Plus ancienne que Tyr, Athènes, Babylone et Rome, elle s'adosse aux premiers contreforts de l'Himalaya. C'est dire que l'on y subit une température tropicale; délicieuse l'hiver, insupportable dès le mois de février. Il faut une bonne mousson pour redonner un peu de verdure aux plantes, de juin à septembre.

Vous savez naturellement que l'on se rend à Bénarès pour se baigner dans le Gange. Or, les deux rivières qui traversent Bénarès sont l'Assi et la Vanara. La cité sainte ne borde que la rive gauche du Gange. La rive droite est inondée à chaque retour de mousson et serait tout à fait vierge si les Anglais n'y avaient exilé le maharajah de Bénarès. Dominant la situation, le maharajah s'est fait construire un palais assez surélevé pour échapper aux eaux.

Si vous allez à Bénarès, ne manquez pas de le visiter et de voir la collection unique de livres anciens qu'il renferme. On vous refusera probablement l'entrée; insistez, joignez les mains et si la porte reste obstinément close, sortez quelques *annas* de votre

poche : c'est l'argument décisif, les portes s'ouvriront. Demandez alors à voir le ministre du seigneur et vous aurez peut-être gagné la partie.

J'ai habité Bénarès. J'y ai conduit de nombreux voyageurs. Dès l'abord de la ville sainte, je devinais, à leur comportement, les opinions de mes compagnons de route. Le visiteur, féru d'hindouisme ou de bouddhisme à l'europpéenne, admire de confiance. Il se sait au cœur du mystère. Parfois, il ne comprend pas très bien; c'est que l'hindouisme des Hindous, c'est autre chose qu'une conférence en Sorbonne. Mais, finalement, l'adepte occidental trouve toujours, au bord du Gange, de quoi justifier son enthousiasme.

Le catholique intolérant, lui, trouve que tout sent mauvais, que tout est sale. S'il osait, s'il n'était pas venu de si loin, il vous dirait : « A quoi riment toutes ces manigances quand on a la grâce de posséder la vraie foi ? » L'homme de bonne volonté, celui qui n'a pas de parti pris, fait plutôt figure de victime. Pour lui, Bénarès est à mi-chemin entre Delhi et Calcutta. C'est une étape déconcertante. Le voyageur qui ne connaît rien à la philosophie hindoue ne comprend pas et repart le soir, effarouché. Il existe une autre attitude : oublier ses préjugés, ne pas trop philosopher, s'amuser de ce qui est drôle, s'étonner de ce qui est rare et s'émouvoir de ce qui est beau. C'est celle que je m'efforçai d'avoir.

La première tentative est déconcertante. Il est difficile au novice d'appréhender, sous cette éclatante lumière, autant de couleurs; de se mêler à cette étrange humanité, société composite de bêtes et de gens, où chacun agit à sa guise. Pour ne parler que des humains, il est extrêmement malaisé de faire de l'ethnologie pratique. L'Inde n'a guère cessé, depuis

plus de quatre millénaires, d'être envahie par des étrangers de toutes origines; il en résulte une confusion quasi inextricable et c'est à peine si l'on distingue les trois types : Dravidiens (Australoïdes), Caucaasiens (Aryens) et Mongoloïdes. La carnation des Indiens peut aller du noir au blanc le plus pur; et, pour comble de ravissement, toute une gamme de compromis s'intercale entre ces deux extrêmes. Tout compte fait, ce sont les teints chocolat, plus ou moins clairs ou foncés, qui se rencontrent le plus communément. Ce choix de couleurs ne va pas sans donner aux Indiens quelques complexes; et comme la mode n'est pas là-bas aussi capricieuse que chez nous, on y prise encore la carnation blanche. On dit même que dans certaines familles on a, pendant plusieurs générations, protégé les filles du soleil tropical. Il est surprenant de voir que chez des femmes au visage et aux bras marrons, les parties du corps que le soleil n'atteint pas sont restées parfaitement blanches.

A Bénarès, plus que partout ailleurs dans l'Inde, le piquant de la situation vient de ce que bêtes, hommes et dieux passent tour à tour sur la scène, créant un mélange d'autant plus étonnant que beaucoup d'animaux jouissent d'un prestige supérieur à celui de l'homme.

LA VACHE

Ainsi, qui pourrait, mieux que la vache, caractériser l'Inde à nos yeux ? Et c'est justement parce qu'elle est sacrée, cette vache, qu'elle déclenche inmanquablement notre premier étonnement indien.

On rencontre dans l'Inde trois espèces de vaches : une vache qui ressemble à la nôtre ; une autre, énorme et noire, de l'espèce buffle, à la tête et aux cornes horizontales, qui se délecte des bains de fange, et une troisième, la véritable vache indienne, blanche, haute et noble. Celle-ci se distingue par la bosse qu'elle porte dignement entre le cou et l'échine. Toutes trois sont sacrées mais c'est tout de même la dernière qui illustre le mieux, par son allure, la belle nature et le caractère sacré que les Hindous reconnaissent à la vache ; et c'est d'ailleurs à elle que revient la tâche de représenter, dans les rues de Bénarès, la dignité de la vache. Et pour émouvoir la vache indienne il faut mieux que l'évocation d'un train ! Quand on a ses entrées particulières dans les temples où les Européens ne sont pas admis, quand on est l'objet d'un culte et quand on peut se permettre de causer des

embouteillages sans que personne ait à redire, au diable les trains !

Et quand il s'agit de défendre la cause de leurs vaches, les Hindous n'y vont pas par quatre chemins et n'en sont pas à une évocation près. A Bénarès, un jeune étudiant disait : « Quoi ? Vous avez triomphalement ramené de Sainte-Hélène aux Invalides les cendres de votre Napoléon que vous tenez pour un grand héros ; mais qui donc, osez le dire, de Napoléon ou de l'espèce vache, fit le plus pour l'humanité ?... »

Voilà qui est clair ; il est préférable de ne pas disserter plus avant : on courrait le risque de perdre la face. C'est en vain qu'on s'embarrasserait dans les contradictions pour faire entendre raison à ce freluquet d'Hindou qui ose malmenier notre Napoléon, car on n'a pas, dans l'Inde orthodoxe, grande considération pour les idées napoléoniennes. Se passionnerait-on pour la discussion, on nous rappellerait ce fait authentique : les Français fabriquent actuellement pour les Anglais, et avec le lait des meilleures vaches normandes, un camembert spécial, le camembert « Napoléon »... D'ailleurs, les Anglais, anciens maîtres de l'Inde et ennemis jurés de la vache indienne autant que de Napoléon, poussent la délicatesse jusqu'à planter dans le portrait du grand conquérant ornant les fromages cette impérative petite notice : « Ne me tâchez pas tant que je ne suis pas vôtre... »

Toutefois, il ne faudrait pas penser que tous les Hindous sont en adoration devant toutes les vaches. Que les petites filles embrassent les veaux sur la bouche et que les grandes personnes, dans un geste de dévotion, saisissent la queue des vaches pour s'en badigeonner le visage, qu'à Bénarès et dans les grandes cités de l'Inde les vaches circulent librement,

sans souci de la circulation, ce sont là autant de faits acquis; mais à la campagne il n'en va pas de même.

Là, le sort des vaches est moins enviable. La philosophie cède le pas à des considérations plus pratiques et n'offre plus la même protection. Cette pauvre des champs est généralement décharnée et sa carcasse résonne sous les coups qui ne lui sont pas épargnés. Les Hindous n'ignorent pas que quelques horions sont nécessaires pour inciter les bovidés au travail; mais ils savent aussi que ceci n'enlève rien au caractère incontestablement sacré de la vache, auquel on croit, pour peu que l'on ait quelque bon sens.

Avec les vaches des villes, et plus particulièrement avec celles de Bénarès, la sollicitude et la dévotion des Hindous ne connaissent plus de bornes. A Bénarès, bon nombre de ces animaux sacrés sont indépendants. Or, cette indépendance, au lieu d'aggraver leurs conditions d'existence, les améliore au point que les vaches des villes se distinguent de celles des champs par un confortable embonpoint. C'est le plus simplement du monde et sans sortir de la tradition indienne, que se nourrissent ces indépendantes. Elles quêtent chaque matin leur nourriture aux parvis des temples où de pieuses personnes se font une joie de déposer du fourrage. Pour cette première collation, les vaches ne cherchent pas au hasard; elles ont leurs habitudes, elles ont leur temple et les mieux considérées d'entre elles ont même leur couvert dans plusieurs sanctuaires. Cette nourriture n'est nullement volée; elle est gagnée. Et tout le monde y trouve son compte; car la vache des villes remplit auprès des citadins sa mission : représenter le prestige de toute l'espèce et subir imperturbablement les marques de dévotion. Comme dessert, les vaches s'offrent les couronnes de fleurs

jonchant les rues du bazar. Ces guirlandes parent les gens quelques instants, chaque matin, après leur toilette; mais il arrive souvent qu'on fleurisse aussi les vaches... Avec ou sans fleurs, on orne de toutes façons les vaches d'énormes et pesants colliers, véritables rivières de perles bleues ou rouges. Et, pour comble de la dévotion, on leur peint les cornes d'or quand on ne leur met pas de boucles d'oreilles.

Les prérogatives de la vache indienne ressemblent aux privilèges religieux de tous les cultes. Toutefois, la vache indienne est le seul ruminant femelle, dans l'histoire des religions, honoré de la dévotion des fidèles. Sans se constituer son avocat, il faut reconnaître qu'après tout la vache ne mérite pas moins que les autres prébendiers cette part des bénéfiques.

Notez qu'il ne tenait qu'aux chrétiens, pour peu qu'ils se fussent montrés reconnaissants et sensibles, d'anoblir la vache en souvenir de ce qu'elle assista à la mise au monde de l'enfant Jésus et entendit ses premiers vagissements dans l'étable de Bethléem. L'agneau fut promu au rang de symbole de la pureté — ce qui ne l'empêche d'ailleurs nullement d'être tué et mangé... — mais à la vache on n'accorda rien.

La vache est bête, dit-on proverbialement. Quelle vue occidentale ! Il n'est pas d'Européen ayant vécu quelque temps à Bénarès qui conserve ce préjugé.

Car la vache sacrée connaît parfaitement le moyen de faire perdre la face au touriste le plus sûr de lui. Regardez-le s'avancer, l'allure martiale, dans son costume « colonial »; les vaches, dignement allongées dans la rue, le dévisagent dédaigneusement et leur regard impavide le détaille de la tête aux pieds. Cette calme insolence altère l'assurance du passant. Il se sent bel et bien pris d'un complexe d'infériorité et,

instinctivement, rajuste son vêtement. C'en est fait du petit air conquérant et du prestige de l'étranger.

Habituées à la vie bruyante des cités — et dans les grandes villes comme Calcutta ou Bombay, ceci représente bon nombre de tramways, autobus, taxis et engins de toutes sortes — les vaches ne se départissent jamais de leur calme, de leur dignité : jamais ne s'effraient, jamais ne s'émeuvent. Mais elles sont femmes, d'où, premier axiome, mesquines ; et ce point qui nous est familier justifie certains aspects de notre vocabulaire. Voilà pourquoi ce sont elles et non pas les mâles que l'Occidental trouvera le plus souvent étalées devant sa voiture.

S'énervent-elles ? Elles font semblant de ne pas le remarquer. Klaxonner est une familiarité qu'elles ne relèvent même pas. Quant aux coups, vous pensez bien qu'au pays de la non-violence, et qui pis est, de la part d'un étranger, d'un hors-caste, d'un impur, ce serait du dernier mauvais goût. Ce serait même dangereux. La vache sera encore là obstruant la porte qu'il voudra franchir ou l'allée dans laquelle il se sera engagé. Elle sera là partout et toujours sans que jamais l'Occidental sache comment s'en débarrasser.

Cependant, pour l'Hindou, rien n'est plus simple. Mais sa position est différente. Il honore la vache, il la vénère. Il peut donc se permettre de la bousculer et de l'insulter. Qu'importe, puisque le matin, lorsqu'il la rencontre au temple, il se conduit convenablement avec elle. Mais quand on ne reconnaît pas ce caractère sacré de la vache et qu'on est au pays des vaches sacrées, il est vivement recommandé de ne point la traiter par-dessous la jambe. Si vous visitez Bénarès en touriste, soyez, avec la vache, respectueux, calme et patient, surtout très patient. Elle finira toujours par

céder le passage que vous lui disputez, ravie de s'être fait respecter quelques instants. Et les Hindous, enchantés de vous voir perdre la face devant une vache se moqueront ouvertement de vous et seront fiers de leurs vaches.

Bien mieux que de plaider en faveur de la vache indienne, il faut la voir. Il faut voir comment, à Bénarès, elle sait tenir son rang, comment elle est, en toute circonstance, digne et respectable, et l'on n'a plus envie de mettre en doute son essence divine. Quand le beau Krishma, le dieu-bouvier, jouait de la flûte, ce n'est pas seulement les bergères qu'il charmaient ; les vaches aussi se pâmaient d'aise aux pieds du jeune dieu...

D'un point de vue purement psychologique, il convient d'achever l'apologie de la vache indienne en amenant pour sa défense son parallèle anglais, le poney.

En Angleterre, le poney est quasiment sacré, disons qu'il est tabou. Et si le fait paraît étrange, il ne laisse pas d'être vrai ; mais il aura fallu le rationnement de la viande, encore en vigueur en Angleterre jusqu'en 1953, pour que ce tabou d'un genre inédit soit officiellement consacré.

Les Anglais ont toujours porté au poney — à ce petit cheval quelconque, comme dit notre Larousse — la plus tendre affection, et jamais au grand jamais, on n'avait songé à destiner ce doux animal à la boucherie.

Or, il advint, en l'été 1953, que des bouchers sans scrupules se laissèrent aller à considérer le poney comme une source considérable de viande fraîche et, naturellement, de profits. Ces bouchers razièrent les poneys britanniques ; ils les envoyèrent tout droit à

l'abattoir, et la population, qui ne se doutait de rien, mangea du poney.

Mais la chose fut bientôt découverte et l'on s'agita. Le scandale éclata et les journaux firent campagne pour les privilèges du poney. A l'heure où les Français soutenaient la grève la plus longue de l'histoire, où les Hindous luttèrent désespérément pour la soudure, les Anglais se soulevèrent contre le traitement injuste infligé au poney, contre la bestialité de ces barbares de bouchers.

On dit même que certains Anglais vomirent d'horreur et de honte en apprenant qu'ils avaient mangé du poney. « Pensez donc, manger cet animal ! Si doux et tellement inoffensif, si câlin avec les enfants... »

Et la vache donc ! Et le lait, le beurre, le camembert ?...

Georges Guette



UN GAULOIS CHEZ LES HINDOUS

Un Hindou méditant au bord du Gange, cela se voit à Bénarès. Mais quand cet Hindou a fait ses ablutions dans le fleuve sacré, quand il a médité tout son content, il redevient un Indien, un homme comme tous les autres, un homme qui mange, qui boit, qui dort. C'est un mari. C'est un père de famille.

Ce double aspect laïque et religieux des habitants de l'Inde est généralement étudié séparément. Les sociologues voient l'Indien, les spiritualistes rêverent l'Hindou. Georges Guette, lui, nous fait vivre dans l'intimité du Benarasi moyen, Hindou à l'aube, au bord du Gange, Indien chez lui et dans les rues du bazar.

Georges Guette a vingt-cinq ans. Il a étudié l'archéologie pendant cinq ans à l'université de Bénarès où il était le seul Européen. Il s'est adapté au mode de vie indien, se baignant chaque matin dans le Gange, participant aux pèlerinages, parlant hindi. Mais il a tout de suite compris combien l'hindouisme des Hindous était différent de l'hindouisme à l'usage des Européens que l'on nous présente habituellement. Il a vécu aux Indes comme le major Thompson en France : sans oublier son sens critique.

Cela nous vaut une description pleine d'humour des spectacles orientaux, saints là-bas mais que nous ne saurions recommander aux jeunes filles; une vue pittoresque de ces rues indiennes où les bêtes, les hommes et les dieux se côtoient. Des promenades grandioses nous conduisent du temple de Khajuraho, perdu dans la forêt vierge, à celui de Jagannath, orné de sculptures obscènes afin que la foudre, horrifiée, épargne la construction. Et, toujours, Georges Guette explique les êtres et les choses par les religions, les légendes ou les événements qui les façonnèrent.

Devant l'Inde, les Hindous et les Indiens, l'auteur a oublié ses préjugés. Il n'a pas philosophé. Il ne s'est pas moqué non plus. Il s'est amusé de ce qui est drôle, étonné de ce qui est rare, ému de ce qui est beau. Georges Guette est un guide plein d'humour, de science, de tendresse; il possède admirablement l'art de conter.

ETS, DHUIÈGE IMP. BAGNEUX (SEINE)

650 fr. B. C. + T. L.